

LES ANGLAIS ET L'ALPINISME

Comment élever son âme ?
En s'élevant en montagne.
Le credo de l'Angleterre
victorienne *Par Agnès Villette*

et XVIII^e siècles la forme d'une témérité virile. De quoi stimuler l'imagination des jeunes hommes de la *gentry* anglaise qui s'ennuyaient dans les *boarding schools*. L'aventure consistait à quitter une île, soit un territoire délimité, à délaissier les sages paysages vallonnés de l'Angleterre, et à se lancer dans une géographie verticale encore vierge. Attiré par les régions les moins policées du monde, le voyageur pouvait baptiser les lieux au fil de ses exploits. Et c'est la Suisse que les Anglais élirent, le dos tourné aux massifs montagneux de l'Écosse. Son altérité fascinait. Les mœurs rustiques sous des climats changeants, dans une géographie étonnante, où se côtoyaient la douceur méridionale, la violence de l'altitude et la civilité des lacs, opérèrent une séduction absolue.

La première ascension du Mont Blanc en 1786 scella l'intérêt pour ce type d'aventure. En 1802, Coleridge, dans son récit de l'ascension du Scafell dans le *Lake District*, prônait une nouvelle posture existentielle mariant la toute-puissance de la raison à la transe des sens émoussés par le vertige. En un temps où l'individualité se construisait dans le romantisme naissant, la liaison entre l'exploit et l'esthétisme allait donner naissance à l'alpinisme. Loin des montagnes, fut créé à Londres, en 1857, le tout premier club alpin. Il fallait désormais

viser haut. La Suisse devenait "*un sol historique pour les Anglais*". C'est ainsi que Kafka évoque au début du XX^e siècle le Valais, où se déversent les hordes de touristes venus du Royaume-Uni. Entre-temps, était née une religion nouvelle, celle du sublime, qui érigeait les paysages alpestres en représentations exemplaires du pittoresque. *La Nouvelle Héloïse* en main, on fréquentait en quête d'émois esthétiques les vallées décrites par Rousseau. On communiait avec un même enthousiasme pour le grandiose; on s'abreuvait du lyrisme du philosophe, "*Tantôt d'immenses roches pendaient en ruines au-dessus de ma tête. Tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur. Quelquefois, je me perdais dans l'obscurité d'un bois touffu. Quelquefois, en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissait tout à coup mes regards.*" Les peintres affluèrent, parmi lesquels Ruskin, qui célébra le Cervin en des termes



Anglais en cordée. Gravure d'Edward Whymper

L'aventure consistait à quitter une île plate pour se lancer dans une géographie verticale encore vierge

élogieux, "*l'infinie netteté de l'espace; l'infatigable vérocité de la lumière éternelle*", qui ouvraient de nouvelles perspectives picturales, à l'image des toiles de Turner.

Les mers de glace, les gouffres et les glaciers révélèrent l'empreinte du temps, on pouvait presque palper les époques immémoriales de la création. Le goût pour les sciences naissantes comme la géologie ou la paléontologie conduisit les Anglais sur les pentes abruptes pour y glaner des spécimens qui enrichiraient les cabinets de curiosités. Au XIX^e siècle, l'Angleterre migra vers les lacs et les pics, et y séjourna pendant la belle saison. La logistique helvétique accommode cette clientèle aussi exigeante qu'argentée, César Ritz invente

le palace et Badrutt initie les sports d'hiver en invitant les Britanniques à résider en altitude pendant la saison froide. Les gares se multiplient sur les plateaux, acheminant les foules de visiteurs au plus près des montagnes. Les trains à crémaillère narguent les dénivelés, les hôtels s'agrandissent et se modernisent, les bergers deviennent des guides et les fermières vendent des edelweiss aux visiteurs. Azématt, au pied du Cervin, devient une colonie anglaise.

Rarement langage et action nourrissent une émulation aussi réciproque. Les récits d'exploits, les poèmes de Shelley ou Byron, qui parcoururent le pays, ou encore de Stevenson, qui y résida pour une cure d'air pur, amenaient toujours plus d'Anglais aspirant à de nouvelles sensations. En 1865, le Cervin fut conquis. À la fin du siècle, tous les pics avaient été gravés, Mont Rose, Dent Blanche, Pilate, dôme de Weisshorn ou de Mischabel, avec toujours plus de jeunes victimes ensevelies en terre suisse. Après l'ascension réussie mais meurtrière

du Cervin durant laquelle Whymper perdit trois équipiers, la Reine Victoria s'inquiéta de cet engouement pour un sport décidément trop dangereux et demanda à son Premier ministre d'intervenir. En vain. La littérature, la rapidité des transports et les guides touristiques alimentaient une exaltation qui contribua au succès de l'entrepreneur Albert Smith. Après une ascension réussie – et alcoolisée – du Mont Blanc, il ouvrit en 1853 sur Piccadilly un Panorama où, écrivit Dickens "*la femme la moins téméraire est capable de gravir le pic deux fois par jour... sans danger ni fatigue.*" C'est sans doute la même *swissmania* qui conduisit un siècle plus tard, en 1953, une expédition britannique au sommet de l'Everest.

Véritable terra incognita au cœur de l'Europe, les pics suisses touchèrent très tôt l'imagination de voyageurs excentriques qui convertissaient leurs sensations extrêmes en récits de voyage. Thomas Burnet fut l'un d'eux. À l'issue de ses périples européens, il publia, en 1681, *The Sacred Theory of the Earth*, dans lequel ses éloges allèrent, non pas aux ruines antiques de Rome, mais aux paysages insolites de la Suisse. "*Il existe quelque chose d'auguste et de majestueux dans l'air de ces lieux*, écrit-il après le passage du Simplon, *qui inspire à l'esprit de grandes pensées et passions (...) comme tout ce qui dépasse notre compréhension, ces choses remplissent notre intelligence par leur excès...*"

L'engouement pour la découverte de nouveaux territoires allait prendre aux XVII^e